

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

René LEYVRAZ

Frères humains

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1933, tome 32, p. 131-132

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

FRERES HUMAINS...

*Frères humains qui après nous vivez
N'ayez les cœurs contre nous endurcis...*

supplie François Villon dans sa « Ballade des Pendus ». C'est aussi la voix des vivants qui passent — qui passent si vite. *N'ayez les cœurs contre nous endurcis...* Comprenez. Ayez pitié. Ne gardez pas cette nuque roidie, cette face composée, n'allez pas à vos frères avec un code implacable. Pour les juger. Pour les condamner. Qu'êtes-vous pour juger ? Vers de terre, dit l'Écriture. Pleins de corruption, pleins de fautes et de faiblesses. Que du moins ce vous soit une leçon de miséricorde. Sur ce fumier de vos misères, qu'au moins la fleur de la pitié s'épanouisse. Est-ce à dire qu'il faille accommoder la Vérité et trahir vos principes ? Non pas ! Mais ne vous armez point de vos principes pour exiger durement du prochain plus que vous n'avez jamais pu donner à Dieu.

N'avez-vous pas fui mille fois quand Dieu vous recherchait, quand Il vous appelait ? Qu'avez-vous fait de son Corps et de son Sang ? Ne les avez-vous pas souvent payés d'ingratitude et d'infidélités ? Ne sauriez-vous comprendre l'égarément et la détresse de ceux qui n'ont pas reçu les mêmes secours ? Et ne faut-il pas admirer que tant de braves gens s'efforcent de bien faire encore, acceptent tant de sacrifices, privés qu'ils sont de tout support et de toute espérance ?

Frères humains... Est-il un cri plus poignant ? Un appel qui plus profondément émeuve nos entrailles ? Un homme vient de me conter ses peines. Ce n'est pas un « pratiquant », et sans doute se croit-il à jamais retranché de toute communion. Pourtant je songe à cette patience, à cette bonté, à ce souci de droiture et d'honneur. Frère lointain, je pense à toi dans le silence. Je vois à tes côtés l'Ange que tu ignores, et qui te suit encore et te protège le long de ta route d'épreuves. Tu m'es d'autant plus cher que me voilà comme un orphelin sur les chemins de la vie. Erres-tu ? Tombes-tu ? J'erre et je tombe. Et je comprends. Et j'appelle sur toi

la bénédiction du Père qui n'oublie aucun de ses enfants, du Berger qui ne délaisse aucune de ses brebis.

« *Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger* », dit le poète antique. Cette grande parole, les chrétiens peuvent la reprendre et y trouver de plus profonds échos. Rien dans l'homme ne m'est étranger parce qu'il est mon frère, parce que nous sommes, lui et moi, enfants du même Père.

Où donc prendrais-je le droit de le juger ? Il est là, il a besoin de mon aide. Que lui dois-je, sinon le patient secours de ce que je sais être le Vrai, l'amour, la patiente et inlassable charité ? Il ne comprend pas ? Il se butte ? Il blasphème ? Souviens-toi. As-tu toujours compris et répondu ? Et tes sourdes résistances, et tes entêtements mauvais ? Si tes lèvres se gardent du blasphème, combien de fois le *Non serviam* n'a-t-il pas grondé dans ton cœur endurci ? Tes jeûnes, tes pratiques, ton observance ? C'est bien. C'est une sollicitation constante à remplir ton devoir. Mais au fond ? Prête l'oreille aux cruelles dissonances de ta vie intérieure. Tandis que tu prononces les paroles de la pénitence, de la foi, de l'espérance, ne sens-tu pas monter des marécages de ton cœur, le grincement des voix maudites que, demain peut-être, tu écouteras avec une lâche complaisance ?

Frères humains... Me voici devant vous. De moi-même je n'ai pas grand'chose à donner. Mais à travers moi peut-être qu'un appel, peut-être qu'une voix peut aller jusqu'à vous. Jusqu'à votre détresse. Jusqu'à vos plus secrets effrois. Jusqu'au nœud de peine et de misère de votre délaissement le plus intime. Jusqu'à votre abandon le plus profond. Me voici. Je ne saurais juger. Je prie et j'appelle.

René LEYVRAZ